

L'INDIGENCE INTELLECTUELLE DU MONDE SOUS-PROLÉTAIRE

Intervention du père Joseph Wresinski à l'occasion d'une rencontre d'éducateurs et de travailleurs sociaux, à Paris, en avril 1966

Le déroulement des opérations de résorption des bidonvilles nous rappelle souvent, ces jours-ci, que l'on considère les pauvres bien plus sous l'angle d'un certain nombre de besoins primaires que sous l'angle des droits de l'homme. Comme nous le disait l'autre jour M. de la Gorce, l'auteur du livre "La France Pauvre", on voit la population sous-prolétarienne sous l'aspect de quelques grands besoins reconnus : le logement, le vêtement, la nourriture...

Loin de nous de nier ces grands besoins. Ce qui nous inquiète, c'est la manière dont nous avons parfois tendance à vouloir y répondre à tout prix et d'après le cadre de référence qui correspond à notre culture. Paradoxalement, certaines de nos réponses semblent prendre la forme d'injonctions plutôt que de démarches humanitaires envers ceux dont la culture n'a pas évolué comme la nôtre, pour la simple raison que nous n'avons pas partagé avec eux nos valeurs. Les pauvres qui ne se plient pas à ces injonctions se voient accusés, comme ces Algériens qui, effrayés et désarçonnés par un relogement auquel ils n'avaient pas été préparés, s'en revenaient la nuit au bidonville qui était leur cadre familial. Ces hommes ont été publiquement accusés d'un goût malsain pour leurs conditions de vie sordides.

Nous oublions parfois dans nos démarches que l'évolution de l'habitat, du vêtement, de la nourriture va normalement de pair avec une évolution intellectuelle de l'homme. L'homme découvre, élargit son entendement et réorganise sa vie en conséquence. Il n'intègre pas sans plus des objets nouveaux dans son univers. Sa pensée même doit évoluer avant qu'il n'accepte de s'en approcher. Il ne suffit pas que quelque technicien invente des objets de plus en plus automatiques pour que l'ensemble des consommateurs les utilisent pour aménager leur vie quotidienne. Encore faut-il que le consommateur participe en quelque sorte à la culture de l'inventeur, pour admettre ses inventions et pour s'en approcher. Sinon, il s'en méfiera, tout comme le vieux paysan se méfie de la machine agricole moderne. Pour apprendre à faire usage d'un objet, à l'intégrer dans son univers, l'intelligence de l'homme doit pouvoir aller au-devant de cet objet. L'objet suit la pensée de l'homme ou l'accompagne ; s'il la précède, l'homme ne peut pas sans plus l'intérioriser.

Nous oublions parfois cela et nous allons jusqu'à raconter en anecdote le mauvais usage qu'une famille pauvre peut faire d'une salle d'eau moderne... Nous l'accusons de manquer de respect pour ces choses, sans nous rendre compte que le respect des choses fait partie de la culture qui les a en quelque sorte engendrées.

Notre démarche serait peut-être différente et plus authentique, si au lieu de partir de certains grands besoins, elle s'inspirait de certains droits fondamentaux tels celui de tout homme de participer à la culture de la société qui l'entoure. Notre notion même des besoins des pauvres s'en trouverait transformée et nous découvririons que pour s'intégrer dans notre monde, les familles sous-prolétariennes devraient avant tout être nourries d'une pensée. Pensée qui, parce qu'elle est pensée commune, peut former la trame d'une vie sociale harmonieuse. Nous découvririons non seulement que les pauvres ne sont pas nourris par notre pensée, mais que même les facultés de l'intelligence nécessaires pour l'appréhender leur font parfois défaut.

1. Pauvreté des facultés intellectuelles

Comment saisir l'étendue de cette indigence des facultés intellectuelles, autre maillon du cercle vicieux de la misère qu'il nous faut briser ? Nous serions bien incapables d'aborder le problème scientifique du développement de l'intelligence qui est, paraît-il, la partie la plus difficile de la psychologie humaine. Nous parlerons simplement d'une expérience vécue que nous souhaitons confier aux scientifiques. A eux de vérifier ce qui nous est apparu dans la réalité vécue ; à eux de la transformer dans une connaissance objective, accessible et utile à tous.

Christian Debuyst nous a rappelé ce matin quelques-uns des traits universels qui caractérisent l'homme de la misère, cet homme diminué en tout : dans ses attachements, ses relations et ses appartenances, dans son sens du temps et de son propre devenir, comme du devenir de ses proches. Nous avons trouvé cet homme diminué aussi dans son intelligence. Celle-ci est à peine éveillée, mal éveillée. A moins que, éveillée pendant un court instant dans son jeune âge, elle n'ait pas pu demeurer alerte et qu'elle se soit peu à peu estompée. Cela ne tient pas au fait qu'il ait ou qu'il n'ait pas fréquenté l'école. Le problème est beaucoup plus total ; il tient au manque de moyens d'intellectualisation sur tous les plans dont est frappé l'ensemble de son milieu.

Ce manque de moyens qui éveillent l'intelligence accompagne l'enfant dès les premières années de sa vie. Les objets qui l'entourent ne semblent pas porter en eux un raisonnement propre, car il ne les connaît qu'usés par avance et souvent utilisés de manière irrationnelle. Les objets ne deviennent pas pour lui des amis sûrs, des compagnons fidèles. Il reçoit rarement quelque chose, et quand il traîne un jouet, celui-ci est vieux, usagé par d'autres avant lui. D'ailleurs, ce jouet, il ne lui appartient pas. Rien n'est à lui, ni une chaise, ni une tasse, ni un coin de l'habitat. Tout est partagé par d'autres, dans un sens et un ordre mal définis. Il vit dans un cadre où tout ce qu'il touche est sale et médiocre : carreaux cassés, murs sans ornementation, couverts de coupures de journaux. Pendant ses premières années, son horizon se limite à cela et au tablier sale de sa mère. Et ni ce tablier, ni les autres choses qui délimitent son univers ne le protègent. L'enfant sous-prolétaire vit sous des chocs sensoriels violents dont aucun objet ne le défend. Quand il a faim, il a vraiment faim ; quand il a froid, il a vraiment froid. Les coups qu'il reçoit sont de vrais coups et le feu, quand il se brûle, lui fait vraiment mal. Les objets ne s'introduisent pas dans son esprit avec amitié, protection et durée, éveillant sa curiosité, suscitant son attention soutenue, exerçant la volonté et ses moyens de compréhension.

Les êtres eux non plus n'éveillent pas sa raison. Eux-mêmes à la merci des événements, ils ne peuvent pas l'introduire dans des relations stables qu'il peut apprendre à raisonner. Ils portent en eux trop d'incohérence et d'insécurité pour que son esprit puisse s'aiguiser à leur contact, dans une compréhension progressive de ce qu'ils sont pour lui. Ses relations sont faites de fissures et de ruptures qu'il n'attendait pas. Il a autant de mal à identifier intelligemment les êtres, qu'il a du mal à identifier les objets. Rien autour de lui n'est précis, rien n'est sûr, rien ne dure.

L'univers de l'enfant ne l'aide que bien peu à développer ses facultés d'identification, de comparaison, d'abstraction, de synthèse. Cela est d'autant plus grave que, mal protégé par les êtres et les choses, il doit très tôt faire seul ses expériences, à lui seul faire face aux événements de toutes sortes. Il est sans cesse appelé à réagir à des choses inattendues. Il y réagira par des réflexes souvent chaotiques, qu'il ne sera jamais capable de raisonner.

L'enfant du bidonville est un enfant étourdi, fatigué presque dès la naissance, fatigué physiquement et intellectuellement, parce que, tout petit, la vie lui demande des efforts pour lesquels il n'est pas et ne sera jamais réellement muni.

2. Pauvreté des idées, de la culture

Cet univers qui ne développe pas les aptitudes intellectuelles de l'enfant, n'a d'ailleurs que bien peu de culture à lui transmettre. Pauvre en intelligence et en idées, il n'est pas nourri de la pensée du monde extérieur.

Nous avons souvent répété que le plus grand mal de la misère, et qui rend fatal son cercle vicieux, est la communication faussée avec le monde extérieur. Faute d'expériences communes il n'y a pas de pensée ni de langage communs et le milieu sous-prolétaire est fermé aux grands courants culturels, politiques et religieux des communautés avoisinantes. Ces communautés sont imprégnées d'idées qui sont les idées de l'époque, exprimées par un langage qui est celui du moment. La signification des mots change et des mots nouveaux surgissent, exprimant un nouveau courant de pensée, à un moment donné de l'histoire d'une génération.

Ainsi, dans le domaine social, la conception de l'assistance a fait place à celle du service, et l'assisté aujourd'hui s'appelle le client. Dans le monde du travail, la notion d'un prolétariat, avenir d'une humanité nouvelle, a été dépassée par celle de la classe ouvrière qualifiée, organisée et partie prenante d'une expansion économique et sociale générale.

Les générations se succèdent et transforment notre culture, mais la population misérable, maintenue en marge, ne participe plus à l'évolution. Les pensées, les idées n'arrivent plus jusqu'à elle ; elle ne vit pas les expériences des communautés qui l'entourent. Elle voit des images, elle entend des paroles, mais les expériences et les idées qu'elles reflètent lui sont inconnues et ne pénètrent pas en elle comme un apport nouveau. La maman sous-prolétarienne ne se sent, ne se sait pas cliente de l'assistante sociale, elle ne se connaît qu'en tant qu'assistée. Et cet homme de m'expliquer hier que Nantes était une ville ouvrière parce que c'était une ville où l'on trouvait toujours un "petit boulot", un coup de main à donner autour des docks. Il y a entre la population sous-prolétarienne et les classes intégrées de moins en moins de possibilités d'échange à partir de la pensée commune du moment. Et à mesure que les portes se ferment, le milieu misérable évolue en circuit fermé. Son chemin est parallèle à celui des classes intégrées et ne le croise plus.

Il nous arrive d'être frappés du langage des pauvres, qui est souvent un beau langage. Mais nous ne nous rendons pas compte que c'est aussi un vieux langage et que c'est précisément pour cela qu'il nous paraît beau. Nous-mêmes l'avons désappris et nous serions ridicules si nous l'employions dans nos contacts de tous les jours. Ce ne sont plus les paroles d'aujourd'hui et, plus grave, elles ne reflètent pas des idées d'aujourd'hui. Non pas que les paroles et les idées dans le milieu sous-prolétaire n'évoluent pas du tout, mais elles sont un héritage du passé qui évolue au ralenti et à sa manière. Nous sentons actuellement une évolution de ce genre à travers les gros mots des enfants, mais la pensée n'est pratiquement pas nourrie de l'extérieur et les idées d'antan se sont en quelque sorte à la fois figées et vidées. Ce sont des redites, des stéréotypes, presque des slogans dont on ne connaît plus le contenu réel mais que l'on ne remplace pas pour autant.

Je songe à cette maman qui se plaint en toute sincérité de ses voisins qui permettent à leurs enfants de changer sans cesse de place de travail : *"C'est bien sûr pour ça que nous avons mauvaise réputation "* me dit-elle, *"c'est bien pour ça que nos garçons finissent par ne plus trouver de travail"*. Elle respecte une vieille idée de régularité au travail, même au niveau le plus bas, et elle

est bien loin d'avoir assimilé une conception moderne qui consisterait à ce qu'un garçon change de place dans un mouvement de promotion professionnelle. Mais l'idée ancienne est vidée de contenu réel, car le même jour, elle vient me demander de changer encore son propre garçon de place parce qu'ailleurs il sera peut-être moins fatigué, ou il gagnera peut-être un petit peu plus à l'heure.

On pourrait parfois penser que les familles sous-prolétariennes assimilent nos conceptions, tant elles ont tendance à répéter devant nous des idées qui nous paraissent familières. Si nous les analysions sérieusement, nous découvririons que ce sont le plus souvent des notions anciennes qui ne s'accordent qu'en apparence à ce que nous pensons aujourd'hui. Pour notre part, nous pensons parler des mêmes choses qu'elles. Elles-mêmes sentent plus sûrement que nous que ce n'est pas le cas. Cependant, elles s'efforceront instinctivement d'insister sur ce qui paraît les rapprocher de nous, dans un désir réel de communication ou dans un réflexe de défense. Nous devons savoir que dans tous les cas la communication est illusoire et que les idées ne passent pas d'un monde à l'autre.

3. Le renouveau de la culture sous-prolétarienne

Par lui-même :

Ce milieu pourrait-il se renouveler par lui-même, pourrait-il se recréer, des quelques bribes héritées, une culture plus consistante ? Nous ne le croyons pas. Non pas pour des causes inhérentes à ce peuple, mais à cause des conditions qui lui sont faites. La culture suppose un minimum de stabilité et la société fait aujourd'hui à ses plus pauvres des conditions d'instabilité individuelle, familiale, sociale, professionnelle et géographique telles, que cette couche de population est dans l'impossibilité de se créer une identité tant soit peu consistante qui lui soit propre. Nous savons aujourd'hui qu'elle n'a pas les dimensions nécessaires pour s'identifier à une classe supérieure. Pourtant, on continue, envers et contre toute considération intelligente, de l'empêcher de se définir par elle-même. (...)

(Rupture de bande)

Par l'école :

La population sous-prolétarienne ne peut transmettre à ses enfants que des valeurs rétrécies ou déformées. Faute de communication, elle ne peut pas être pour les jeunes le véhicule de valeurs extérieures. Mais les jeunes ne pourraient-ils pas être, eux, le véhicule d'un apport nouveau, ceci grâce à ce que leur apporterait l'école ?

Nous ne le croyons pas non plus. L'enfant, nous le savons, arrive à l'école non seulement avec de faibles moyens intellectuels, mais aussi muni de quelques faibles idées qui ne sont pas celles des milieux qui prévalent à l'école. Il a emmagasiné en lui quelques pauvres idées de son milieu rétréci, des idées mortes, et il se trouve à l'école comme sur une île déserte où rien ne l'atteint.

Oh certes, on peut parfois se faire illusion. On voit tel enfant sous-prolétaire plein de vie et réussissant en classe. Cela ne lui arrive que dans les premières années, tant qu'il n'a qu'à emmagasiner dans sa mémoire. La mémoire ne lui fait pas défaut, mais il n'intériorise rien. Et son décalage par rapport aux autres élèves réapparaîtra au moment où il devra exprimer par des mots des réalités concrètes qui sont en lui, au moment de l'expression orale ou écrite, de la composition. C'est alors que les vraies difficultés apparaîtront. Il se buttera, comme nous avons vu tant d'enfants se butter au même âge, et son évolution intellectuelle en pâtira ou se bloquera complètement.

Cet enfant, tout comme ses parents, connaîtra des mots rares, attrapés au hasard, à l'école ou ailleurs, mais il n'en saisira pas le sens. Il connaîtra aussi les mots de son peuple, de vieux mots qui, eux non plus, n'ont pas un sens précis pour lui. Mais il ne sera pas porteur d'idées nouvelles, moins encore d'idées communes qui pourraient former le pont entre son monde et celui que représente l'école.

4. Développement culturel

Quelle action mener alors pour que la lumière se fasse dans l'esprit d'une population misérable ? Nous avons sans doute tendance à penser tout d'abord aux enfants, puisque ce sont eux, l'avenir d'un peuple. Nous faisons nous-mêmes des efforts particuliers pour leur fournir au niveau des bidonvilles des moyens culturels nouveaux.

Pourtant, les enfants, s'ils sont l'avenir, ne sont pas pour autant les forces vives du présent. Nous confondons souvent leur rôle et celui des adultes, pensant que ce sont eux qui vont influencer le comportement des parents. Si nous analysons sérieusement la situation, nous nous apercevrons que ce n'est jamais le cas. Si les parents changent, c'est par un processus plus nuancé, dans lequel ils ont été impliqués directement.

Le développement intellectuel du milieu n'est pas une affaire d'enfants ; c'est avant tout une question d'adultes. Car il faut que l'enfant, pour développer son intelligence et profiter de l'école, puisse ramener et utiliser chez lui l'enseignement reçu. Il faut que le milieu lui-même cesse de faire obstacle à la pensée et devienne accueillant à ce que l'enfant rapporte de l'école.

Cela exige avant tout une action auprès des hommes et des femmes au niveau de leurs vrais rôles : ceux de travailleur, d'épouse ou de mère. La mère doit devenir éducatrice, et quand nous reprochons à une maman misérable de ne pas éduquer son enfant ni sa famille, nous oublions que, pour éduquer, il faut beaucoup se connaître soi-même. Pour transmettre des valeurs il faut les avoir découvertes et vécues pour soi-même. Il faut avoir eu la possibilité de les penser. Et puisqu'il est question, ici, d'une promotion culturelle du milieu : il faut avoir découvert et vécu des valeurs nouvelles ensemble. C'est tout le problème des expériences communes permettant des échanges, une dynamique, une montée commune.

C'est là l'objectif des démarches et réalisations de notre association, le principe même de la présence de nos équipes dans les cités et les bidonvilles : que tout un peuple puisse monter en entraînant ses enfants vers un vrai avenir.

Joseph Wresinski